

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 12 FÉVRIER 1887



LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

ILS DISCUTENT LA POLITIQUE DU JOUR

Baptiste.—Le petit catéchisme n'est plus bon à présent, papa. C'est un de mes amis qui vient de m'apprendre ça.

Ladébauche.—C'est un mauvais ami qui t'a parlé ainsi. Ça doit être quelque petit suisse que tu as rencontré près du Champ-de-Mars.

Baptiste.—Non, papa. C'est un petit garçon qui lit l'*Etendard*. Il m'a dit qu'une des réponses du petit catéchisme n'était plus bonne.

Ladébauche.—Quelle est cette réponse ?

Baptiste.—C'est celle-ci : "Celui qui écoute les pasteurs de l'église écoute Jésus-Christ lui-même qui enseigne par eux ; et celui qui leur désobéit, désobéit à Jésus-Christ qui commande par leur bouche." Puisque cette réponse n'est plus bonne, c'est inutile pour les évêques de donner des conseils aux Canadiens, car d'après l'*Etendard* on ne doit plus écouter lorsqu'ils nous parlent des élections.

Baptiste.—Baptiste je t'ai défendu de t'amuser avec les petits garçons qui lisent l'*Etendard*. Lorsque je serai rendu à la maison, je te donnerai une rince pour t'enseigner à te conduire. Petit malheureux, qu'est-ce que tu espères devenir en fréquentant les Castors ? Ne sais-tu pas qu'ils sont à la veille d'être excommuniés en règle ?

Baptiste.—Je ne savais pas ça. Pourquoi seront-ils excommuniés ?

Ladébauche.—Pourquoi ? parce que l'*Etendard* est en rébellion ouverte contre les évêques de la province, qui tous, sans exception, ont condamné le mouvement Riel. L'*Etendard*, le *Witness* et l'*Aurora* et tous les journaux suisses sont tous de la même potée, ce sont trois têtes dans le même bonnet. Les protestants et les rouges qui ne font pas de religion, trouvent que M. Blake et M. Mercier sont des hommes à idées avancées.

Baptiste.—Quelles idées avancées ont-ils, messieurs Blake et Mercier ?

Ladébauche.—Les idées avancées de ces messieurs sont de conduire le pays à leur propre guise sans s'occuper du public, leurs idées avancées sont de se croire plus fins que leurs curés et de les empêcher d'exprimer leur opinion sur les affaires du pays. L'homme à idées avancées veut l'abolition des dîmes, des taxes sur les églises et les institutions charitables ; il veut aussi enlever l'éducation primaire des mains du clergé pour la confier à des laïques. On en verrait de belles, ma foi, si les Rouges restaient quelques années au pouvoir.

Baptiste.—Mais, papa, les Rouges ont été

au pouvoir en 1873, pourquoi n'y sont-ils pas restés aussi longtemps que les Bleus.

Ladébauche.—La raison était bien simple. Le bien être du pays était leur moindre souci. La première pensée des chefs libéraux a été de se caser du mieux qu'ils pouvaient dans des fauteuils de juges et dans les bureaux publics. MacKenzie ne voulait pas dépenser un traitre de sou pour la province de Québec et donnait des contrats de chemins de fer à ses amis d'Ontario.

Du moment que les Rouges ont été maîtres à Ottawa, qu'est-ce que tu as vu ? Tu as vu les manufactures se fermer, les ouvriers se mettre en grève et s'expatrier pour ne pas crever de faim. Sir John est venu justement à temps pour tirer le pays d'embarras en adoptant la politique de la protection.

Baptiste.—Mais on me dit que M. Blake est un grand ami des Canadiens-français et qu'il n'aurait jamais consenti à faire pendre Riel.

Ladébauche.—Voyons, qui-est-ce qui croit cette blague-là aujourd'hui ? Ne sais-tu pas qu'en 1873, Blake était le plus acharné des Anglais du Haut-Canada pour faire exécuter le chef des Métis. Il a été jusqu'à lancer une proclamation par laquelle il offrait \$5,000 à tout homme qui prendrait Riel mort ou vif. Es-tu assez bête pour croire qu'il est revenu à de meilleurs sentiments à l'égard de nos compatriotes ?

Il n'est pas plus l'ami des catholiques que des Canadiens-français. Lorsque ses amis étaient au pouvoir ils n'ont jamais consenti à nommer un ministre catholique parmi les Anglais ou les Irlandais.

Baptiste.—Comment penses-tu que les élections vont finir, est-ce les conservateurs ou les libéraux qui vont gagner ?

Ladébauche.—Je n'hésite pas à croire que le cri des *Grits* contre les catholiques va peut-être diminuer de trois ou quatre voix la majorité de Sir John dans Ontario, pas plus. car tous les grands manufacturiers lui ont promis leur influence. Dans Québec le peuple a assez de bon sens pour comprendre que si Blake arrive au pouvoir ce sera la fin de la protection. L'ouvrier intelligent sait que ce sont ses gages, son gagne pain qui sont en jeu et je suis sûr qu'il votera du bon côté.

Baptiste.—D'après ce que vous me dites, je puis gager en faveur des Bleus ?

Ladébauche.—Assurément. Les Rouges qui croient remporter les élections dans la province de Québec vont se fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Ils vont se réveiller le 23 février, gros-jean comme devant.

Baptiste.—Ecoute-donc, papa, la musique sur la rue Notre-Dame. Je crois que c'est une procession aux flambeaux. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Ladébauche.—C'est monsieur Mercier qui fait encore un triomphe.

Baptiste.—Mais il en a fait trois, la fois qu'il est parti pour Québec, la fois qu'il en est revenu et la fois qu'il a gagné l'élection.

Ladébauche.—Monsieur Mercier aime les triomphes. Il a ordonné à ses amis de lui en préparer un toutes les semaines. Quand il repartira pour Québec encore un triomphe, quand il partira pour St Hyacinthe encore un triomphe ; quand il en reviendra encore un autre. Ça ne finira plus, ça n'aura plus de bout.

Baptiste.—Mais, papa, il y a des imites pour les triomphes.

Ladébauche.—Non, mon fils, pour les gens qui n'y sont pas accoutumés. Ils croient que ces triomphes vont les relever dans l'estime de leurs compatriotes. Mais là ils se trompent grandement. Tout le monde sait comment on organise ces triomphes-là. Les jacks qui portent des flambeaux savent que lorsque leur homme sera rendu à l'Hôtel Richelieu, il leur paiera chacun une demi-douzaine de "schnuffers." Et puis le plaisir d'entendre la Bande de la Cité ou l'Harmonie. Lorsqu'on paie le prix on peut toujours avoir une bande pour jouer dans les rues. On ne blague pas les bons Canayens avec ces démonstrations-là. On connaît ceux qui les organisent et quel est leur but en faisant ce tapage.

BIOGRAPHIES-ECLAIRS

Ce que l'on dira de nos contemporains au XXIème siècle.

(Suite.)

POULIN

n'était pas, comme l'ont prétendu quelques chroniqueurs de l'autre siècle, un des fils de Cheval qui fut longtemps député de Rouville à la Chambre des Communes. Son père était réellement un Poulin.

Poulin après avoir pratiqué la médecine à Ste Marie de Monnoir, voulut se tracer un sillon dans le champ de la politique.

Pendant la grande lutte électorale de 1872 Poulin battit Cheval et siégea pendant plusieurs années au parlement d'Ottawa. Après la chute du ministère Macdonald Cartier il quitta la politique pour ouvrir un magasin de vins en gros sur la rue St Paul à Montréal. C'est alors que son nom fut inscrit dans le temple de l'Immortalité comme l'inventeur du cocktail en bouteilles et du coup d'appétit Poulin qui se boit encore dans plusieurs familles françaises. La fortune ne sourit pas à ses opérations commerciales et il débuta dans la carrière d'hôtelier en 1885 à Sorel en ouvrant l'Hôtel Brunswick. Comme cet établissement était trop somptueux pour les Sorelois, il céda la place à Black Joe et à Jos. Béliveau pour tenter fortune sur les bords du canal Lachine où il ouvrit un immense clos de bois. M. Poulin est rentré dans la vie publique en 1887 en se faisant élire au parlement fédéral dans son ancien comté. Il mourut dans la Colombie Anglaise vers l'année 1902.

FABRE

a laissé un grand nom parmi les Canadiens-français du XIXème siècle comme industriel et publiciste. Ses débuts furent des plus humbles. Après avoir terminé un brillant cours d'études au collège de Montréal, il refusa d'entrer dans le journalisme où l'appelaient son talent d'écrivain et sa connaissance profonde des lois de la dialectique, parcequ'il considérait alors cette carrière comme une des plus ingrates. Il vendit son patrimoine et investit tous les fonds qu'il avait réalisés dans la manufacture de parapluies la plus considérable du Canada. Il fit beaucoup de bruit dans les rues de Montréal avec une grosse cloche attachée à sa voiture sur laquelle il recevait tous les riflards qu'on voulait lui confier pour raccommodage. La parapluiterie de Fabre prospéra si bien qu'il réussit à amasser une somme suffisante pour se lancer dans le commerce en gros de fournitures de selliers et de carrossiers. Il ne borna pas là ses spéculations, pour faciliter la diffusion des sciences il fonda sur la rue Notre-Dame la librairie française la plus importante du Canada. Dans ce dernier commerce il s'était associé à M. Gravel, candidat ouvrier et père de Sa Grandeur Monseigneur de Nicolet. Cette association lui valut une part considérable du patronage du clergé. Vers 1862 il fonda à Québec un journal quotidien l'*Evénement* qu'il rédigea avec un style et une verve tellement remarquables que cette feuille atteignit une circulation extraordinaire. En 1875 il fut nommé sénateur et il donna sa démission en 1878 pour être Commissaire du gouvernement canadien à Paris, charge qu'il occupa pendant une dizaine d'années.

Parmi les opuscules de Fabre qui ont été transmis à la postérité se trouve une ode à Kossuth qu'il avait composée en sortant du collège.

GAGNON

a été pendant une année un des membres les plus actifs du cabinet Mercier à Québec. Avant d'entrer dans la députation il pratiqua longtemps la profession de notaire à Kamouraska. Doué d'un talent extraordinaire pour la musique il abandonna le notariat pour devenir organiste de la basilique à Québec. Ecrivain à la plume facile il publia l'histoire des chants canadiens et plusieurs travaux d'archéologie qui ne manquent point

d'un certain mérite. Après avoir touché l'orgue pendant cinq ou six ans à Québec, il se rendit à Montréal pour s'y livrer au commerce de bonneterie. Ce négoce n'étant pas assez lucratif il ouvrit avec un de ses frères une agence mercantile sur la place d'Armes, opération qui fut des plus heureuses. Il retourna à Kamouraska une couple d'années plus tard et rentra dans la vie publique en acceptant un ministère sans portefeuille sous l'administration de M. Mercier. Lorsque ce dernier fut créé juge de la Cour Suprême en 1893 à l'avènement de M. Blake au pouvoir, Gagnon devint chef du parti libéral dans la province de Québec. Il mourut shérif de Kamouraska.

Les portraits de Gagnon qui ont été conservés dans les musées de Québec nous le représente avec une tête à la Mirabeau. Il portait des marques de picote et une moustache abondamment fournie.

LES DECORATIONS DU CARNAVAL.

Discours en l'air tenus par les ornements de la maison Beullac.

PERSONNAGES : Fers de Lance, Penons, Oriflammes, Banderoles, Cartouches, Ecussons, Drapeaux Anglais et Français, Draperies Rouges Draperies Blanches et Draperies Bleues, le Velum.

1er Penon.—Bonjour, l'ami, te voilà sorti de nouveau avec moi. Comment trouves-tu le Canada ?

2ème Penon.—Fichu pays. Je préfère la France où la durée du service n'est que de cinq ans. Ici, je sers comme toi depuis quinze ans.

1er Penon.—Est-ce possible ? Ma foi, oui. Tu te rappelles, nous avons servi ensemble en 1872 dans la salle du marché Bonsecours pour les Noces d'or de Mgr Bourget. Nous étions alors jeunes et frais. C'étaient alors des jours heureux.

1ère Oriflamme.—Je suis aussi vieille que vous deux. J'étais de cette fête-là et de toutes les autres qui se sont suivies depuis 1872.

2ème Oriflamme.—J'ai beaucoup souffert pendant la grande St. Jean-Baptiste de 1874. J'ai pris de l'humidité et j'ai contracté une longue maladie dont je souffre encore aujourd'hui. J'ai perdu mes couleurs et j'ai aujourd'hui le teint chlorotique.

1ère Oriflamme.—Vous avez raison, j'ai souffert autant que vous. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, nous avons servi ensemble, 1. Aux Noces d'or de Mgr Bourget ; 2. à la grande St. Jean-Baptiste de 1874 ; 3. au Jubilé Musical de 1878 ; 4. le jour de la St. Jean-Baptiste en 1884 ; à la Cavalcade sur le terrain de l'Exposition à la même occasion ; 5. à l'arrivée de Sir John dans le Drill Shed ; 6. à l'arrivée du 65ème du Nord-Ouest ; 7. à la remise du Pallium au Cardinal Taschereau ; 8. au bal masqué de la Gaieté Française ; 9. aux banquets de Fréchette et d'Ovide Perrault ; 10. aux banquets de la Société Française ; 11. au dernier bal masqué de la Gaieté Française sur la rue Panet, et 12. pour compléter la douzaine, au Carnaval de 1887.

1er Ecusson.—Je ne me porte pas bien et je ne sais si je pourrai servir pendant les six jours du carnaval, je me suis cassé l'épine dorsale en faisant une chute du haut de l'arche de la rue Notre-Dame à l'arrivée du 65ème. Mes blessures ont été mal pansées et je crains de craquer avant la fin de la journée.

2ème Ecusson.—J'ai toujours joué de malheur. Chaque fois que je suis sorti, il m'est arrivé un accident. J'ai des érosions dangereuses dans ma charpente et le vent m'a fait dans le pelvis un grand trou qui me cause des inquiétudes. Quelle misère ! être obligé de travailler après 15 années de service dans un pays comme celui-ci.

Une Cartouche.—Et moi donc, mon cadre et mon fond n'ont jamais changé depuis quinze années. L'inscription seule change, cette fois elle n'a pas changé. Travaillez